

Nous avons vraiment pris contact quand j'ai demandé des livres. Entre gens qui aiment la lecture, on établit vite des repères. Les préférences provoquent les idées, qui donnent rapidement la mesure des opinions. Sur ma table, j'eus bientôt Rabelais, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Vallès, Stendhal naturellement, du Maeterlinck, du Mirbeau, du France, etc., tous auteurs assez suspects pour des jeunes filles de la bourgeoisie, et je refusai, comme fades et conventionnels, les écrivains dont elles étaient nourries.

Une infirmière apprivoisée en amena une autre, et ainsi de suite. Les conversations commencèrent, je fus entouré et pressé de questions. On m'interrogea sur la guerre :

– Qu'avez-vous fait au front ?

– Rien qui mérite d'être rapporté si vous désirez des prouesses.

– Vous vous êtes bien battu ?

– Sincèrement, je l'ignore. Qu'appellez-vous se battre ?

– Vous étiez dans les tranchées... Vous avez tué des Allemands ?

– Pas que je sache.

– Enfin, vous en avez vu devant vous ?

– Jamais.

– Comment ! En première ligne ?

– Oui, en première ligne, je n'ai jamais vu d'Allemand vivant, armé, en face de moi. Je n'ai vu que des Allemands morts : le travail était fait. Je crois que j'aimais mieux ça... En tout cas, je ne peux vous dire comment je me serais conduit devant un grand Prussien féroce, et comment cela aurait tourné pour l'honneur national... Il y a des gestes qu'on ne prémédite pas, ou qu'on préméditerait inutilement.

– Mais alors qu’avez-vous fait à la guerre ?

– Ce qu’on m’a commandé, strictement. Je crains qu’il n’y ait là-dedans rien de très glorieux et qu’aucun des efforts qu’on m’a imposés n’ait été préjudiciable à l’ennemi. Je crains d’avoir usurpé la place que j’occupe ici et les soins que vous me donnez.

– Que vous êtes énervant ! Répondez donc. On vous demande ce que vous avez fait !

– Oui?... Eh bien ! j’ai marché le jour et la nuit, sans savoir où j’allais. J’ai fait l’exercice, passé des revues, creusé des tranchées, transporté des fils de fer, des sacs à terre, veillé au créneau. J’ai eu faim sans avoir à manger, soif sans avoir à boire, sommeil sans pouvoir dormir, froid sans pouvoir me réchauffer, et des poux sans pouvoir toujours me gratter... Voilà !

– C’est tout ?

– Oui, c’est tout... Ou plutôt, non, ce n’est rien. Je vais vous dire la grande occupation de la guerre, la seule qui compte : J’AI EU PEUR.

J’ai dû dire quelque chose d’obscène, d’ignoble. Elles poussent un léger cri, indigné, et s’écartent. Je vois la répulsion sur leurs visages. Aux regards qu’elles échangent, je devine leurs pensées : « Quoi, un lâche ! Est-il possible que ce soit un Français ! » Mlle Bergniol (vingt et un ans, l’enthousiasme d’une enfant de Marie propagandiste, mais des hanches larges qui la prédisposent à la maternité, et la fille d’un colonel) me demande insolemment :

– Vous êtes *peureux*, Dartemont ?

C’est un mot très désagréable à recevoir en pleine figure, publiquement, de la part d’une jeune fille, en somme désirable. Depuis que le monde existe, des milliers et des milliers d’hommes se sont fait tuer à cause de ce mot prononcé par

des femmes... Mais la question n'est pas de plaire à ces demoiselles avec quelques jolis mensonges claironnants, style correspondant de guerre et relation de faits d'armes. Il s'agit de la vérité, pas seulement de la mienne, de la nôtre, de la leur, à ceux qui y sont encore, les pauvres types. Je prends un temps pour m'imprégner de ce mot, de sa honte périmée, et l'accepter. Je lui réponds lentement, en la fixant :

– En effet, je suis peureux, mademoiselle. Cependant, je suis dans la bonne moyenne.

– Vous prétendez que les autres aussi avaient peur?

– Oui.

– C'est la première fois que je l'entends dire et je l'admets difficilement : quand on a peur, on fuit.

Nègre, qui n'est pas sollicité, m'apporte spontanément un renfort, sous cette forme sentencieuse :

– L'homme qui fuit conserve sur le plus glorieux cadavre l'inestimable avantage de pouvoir encore courir!

Ce renfort est désastreux. Je sens qu'en ce moment notre situation ici est compromise, je sens monter chez ces femmes une de ces colères collectives, comparables à celle de la foule en 1914. J'interviens rapidement :

– Tranquillisez-vous, on ne fuit pas à la guerre. On ne peut pas...

– Ah! on ne peut pas... Mais si on pouvait?

Elles me regardent. Je fais le tour de leurs regards.

– Si on pouvait?... *Tout le monde foutrait le camp!*

Aussitôt, Nègre déchaîné :

– Tous sans exception. Le Français, l'Allemand, l'Autrichien, le Belge, le Japonais, le Turc, l'Africain... Tous... Si on pouvait? Vous parlez d'une offensive à l'envers, d'un sacré Charleroi dans toutes les directions, dans tous les pays, dans toutes les langues... Plus vite, en tête! Tous, on vous dit, tous!

Mlle Bergniol, postée entre nos lits, comme un gendarme à un carrefour, veut arrêter cette déroute. Elle nous jette :

– Et les officiers?... On a vu des généraux charger en tête de leur division!

– Oui, ça s’est dit... Ils ont marché une fois pour crâner, pour épater la galerie – ou, sans savoir, comme nous avons marché nous-mêmes le premier coup. Une fois mais pas deux! Quand on a tâté des mitrailleuses en rase campagne, on ne ramène pas ses os devant ces engins pour le plaisir... Soyez assurées que si les généraux faisaient partie des vagues d’assaut, on n’attaquerait pas à la légère. Mais voilà, ils ont découvert l’échelonnement en profondeur, les bons vieillards agressifs! C’est la plus belle découverte des états-majors!

– Ah! c’est horrible! dit Mlle Bergniol, pâle et ardente.

Elle nous fait peine, et nous jugeons que la discussion ne peut se prolonger davantage. Nègre retourne la situation :

– Ne vous frappez pas, mademoiselle, on exagère. Nous avons tous *vaillamment fait notre devoir*. Ce n’est pas si terrible maintenant que nous commençons d’avoir des *tranchées couvertes*, avec le confort moderne. Il manque encore le gaz pour la cuisine, mais nous avons déjà le gaz pour la gorge. Nous avons l’eau courante tous les jours de pluie, des édredons piqués d’étoiles la nuit, et quand le ravitaillement n’arrive pas, on s’en balance : on bouffe du Boche!

Il interpelle la salle :

– Pas, les copains, qu’on a bien rigolé à la guerre?

– On a salement rigolé!

– C’est un truc qu’est marrant!

– Hé, Nègre, qu’est-ce qu’il dit, de Poculote?

– Le général m’a dit : «Je sais bien pourquoi je vois de la tristesse dans tes yeux, petit soldat de France... Courage,

nous y retournerons bientôt ensemble à la fourchette. Ah! tu l'aimais ta baïonnette, petit soldat!»

– Oui, à la baïonnette! Vive *Rosalie*!

– Vive de Pocolote!

– «Merci, mes enfants, merci. Soldats, vous me sentirez toujours derrière vous à l'heure des batailles, et vous me verrez toujours en avant, les bottes brillantes et les ors astiqués, à l'heure de la parade! C'est entre nous à la vie à la mort!»

– Oui, oui!

– «Soldats, je vous opposerai aux mitrailleuses et vous les détruisez?»

– Les mitrailleuses, ça n'existe pas!

– «Soldats, je vous opposerai aux canons, et vous ferez taire les canons?»

– On leur fermera la gueule!

– «Soldats, je vous lancerai contre les gardes impériales et vous réduirez les gardes impériales?»

– En boulettes, en petits pâtés!

– «Soldats, rien ne vous résistera?»

– Rien, général!

– «Soldats, soldats, je devine en vous l'impatience, je sens bouillonner votre sang généreux. Soldats, bientôt je ne pourrai plus vous retenir. Soldats, je le vois, vous voulez l'offensive!»

– Oui, l'offensive! En avant, en avant!

Un délire guerrier s'empare de la salle. Des bruits imitent la saccade des mitrailleuses, les sifflements, les départs, les arrivées des obus. Des cris violents, de haine et de triomphe, évoquent la frénésie d'une attaque. Les projectiles volent, les tables de nuit claquent, et tous s'agitent avec une fureur joyeuse. Les infirmières se précipitent pour calmer ce bruit, empêcher qu'il en trouble le repos des salles voisines.

Nègre a sorti une cuisse de ses couvertures et tient sa jambe

en l'air. Et son pied, qu'il a coiffé d'un képi, caracole gracieusement dans l'espace, comme un général vainqueur à la tête de son armée.

Mlle Bergniol, grave, se penche près de moi :

– Dartemont, j'ai réfléchi depuis hier, et je crains de vous avoir offensé...

– Ne vous excusez pas, mademoiselle. J'ai réfléchi de mon côté que je n'aurais pas dû vous parler de la sorte. L'avant et l'arrière, je m'en rends compte, ne peuvent pas se comprendre.

– D'ailleurs, vous ne pensez pas absolument ce que vous avez dit, n'est-ce pas ?

– Je le pense absolument, et beaucoup le pensent avec moi.

– Pourtant, le devoir existe, on vous l'a enseigné.

– On m'a enseigné beaucoup de choses – comme à vous – parmi lesquelles je m'aperçois qu'il faut trier. La guerre n'est qu'une monstrueuse absurdité, dont il ne faut attendre ni amélioration ni grandeur.

– Dartemont, la Patrie !

– La Patrie ? Encore un mot autour duquel vous mettez, de loin, un certain idéal assez vague. Voulez-vous réfléchir à ce qu'est la patrie ? Ni plus ni moins qu'une réunion d'actionnaires, qu'une forme de la propriété, esprit bourgeois et vanité. Songez au nombre d'individus que vous refusez de fréquenter dans votre patrie, et vous verrez que les liens sont bien conventionnels... Je vous assure qu'aucun des hommes que j'ai vus tomber autour de moi n'est mort en pensant à la patrie, avec « la satisfaction du devoir accompli ». Bien peu, je crois, sont partis à la guerre avec l'idée du sacrifice, comme auraient dû le faire de vrais patriotes.

- Ce que vous dites est démoralisant !
- Ce qui est démoralisant, c'est la situation où l'on nous a placés, nous soldats. Moi-même, quand j'ai pensé mourir, j'ai envisagé la mort comme une amère dérision, puisque j'allais perdre la vie pour une erreur, une erreur des autres.
- Ce devait être atroce !
- Oh ! on peut mourir sans être dupe. Je n'avais pas, au fond, tellement peur de mourir : une balle au cœur ou en plein front... Je redoutais surtout la mutilation et ces agonies de plusieurs jours dont nous étions témoins.
- Mais, la liberté ?
- Ma liberté me suit. Elle est dans ma pensée ; Shakespeare m'est une patrie et Goethe m'en est une autre. Vous pourrez changer l'étiquette que je porte au front, vous ne changerez pas mon cerveau. C'est par mon cerveau que j'échappe aux lots, aux promiscuités, aux obligations que toute civilisation, toute collectivité m'imposera. Je me fais une patrie avec mes affinités, mes préférences, mes idées, et cela on ne peut me le prendre, et je peux même autour de moi le répandre. Je ne fréquente pas, dans la vie, des foules mais des individus. Avec cinquante individus choisis dans chaque nation, je composerai peut-être la société qui me donnera le plus de satisfactions. Mon premier bien est moi ; il vaut mieux l'exiler que le perdre, changer quelques habitudes que résilier mes fonctions d'homme. L'homme n'a qu'une patrie qui est la Terre.
- Ne croyez-vous pas, Dartemont, que ce sentiment de peur dont vous parliez hier a contribué à vous faire perdre tout idéal ?
- Ce terme de peur vous a choquée. Il ne figure pas dans l'histoire de France – et n'y figurera pas. Pourtant, je suis sûr maintenant qu'il y aurait sa place, comme dans toutes les

histoires. Il me semble que chez moi les convictions domineraient la peur, et non la peur les convictions. Je mourrais très bien, je crois, dans un mouvement de passion. Mais la peur n'est pas honteuse : elle est la répulsion de notre corps, devant ce pour quoi il n'est pas fait. Peu y échappent. Nous pouvons bien en parler puisque cette répulsion nous l'avons souvent surmontée, puisque nous avons réussi à la dissimuler à ceux qui étaient près de nous et qui comme nous l'éprouvaient. Je connais des hommes qui ont pu me croire brave naturellement, auxquels j'ai caché mon drame. Car notre souci, alors que notre corps était plaqué au sol comme une larve, que notre esprit en nous hurlait de détresse, était encore parfois d'affecter la bravoure, par une incompréhensible contradiction. Ce qui nous a tant épuisés, c'est justement cette lutte de notre esprit discipliné contre notre chair en révolte, notre chair étalée et geignante qu'il fallait rosser pour la remettre debout... Le courage conscient, mademoiselle, commence à la peur.

Tels sont les thèmes les plus fréquents de nos conversations. Ils nous conduisent fatalement à définir notre notion du bonheur, les ambitions, les buts de l'homme, les sommets de la pensée, et nous touchons à l'éternel. Nous remettons en question le vieux code humain, ce code établi pour des cerveaux interchangeables, pour la foule des cerveaux bêlants. Nous discutons chaque article de sa morale, qui a guidé l'interminable procession des petites âmes à travers les âges, les petites âmes indistinctes qui ont brillé comme des vers luisants, dans les ténèbres du monde, et se sont éteintes après une nuit de vie. Nous donnons aujourd'hui notre faible lueur, qui n'éclaire pas même en nous.

Au moyen de questions, je fais tomber mes interlocutrices dans les pièges de la logique, et je les laisse empêtrées dans des syllogismes qui ruinent leurs principes. Elles s'y débattent

comme des mouches dans la toile de l'araignée, mais refusent de se rendre à la rigueur mathématique du raisonnement. Elles se dirigent avec les sentiments qu'une longue suite de générations, soumises aux dogmes, a incorporés à leur substance – des sentiments qu'elles tiennent d'une lignée de femmes, mères et ménagères, vives dans leurs premières années, et ensuite courbées par des tâches, usées par le quotidien de la vie, qui se signaient au front de l'eau des bénitiers pour s'exorciser de toute pensée.

Elles sont surprises de constater qu'au devoir, tel qu'elles l'entendent, on peut opposer d'autres devoirs, qu'il existe des idéals séditieux plus élevés que les leurs, plus vastes et qui seraient plus profitables à l'humanité.

Pourtant, Mlle Bergniol m'a déclaré :

– Je n'élèverai pas mes fils dans vos idées.

– Je le sais, mademoiselle. Vous qui pourriez être porteuse de flambeaux en même temps que porteuse d'êtres, vous ne transmettez à vos fils que la vacillante chandelle que vous avez reçue, dont la cire coule et vous brûle les doigts. Ce sont ces chandelles qui ont mis le feu au monde au lieu de l'éclairer. Ce sont ces cierges d'aveugles qui, demain à nouveau, allumeront les brasiers où les fils de vos entrailles se consumeront. Et leur douleur ne sera que cendre, et, dans l'instant que leur sacrifice se consommera, ils le sauront et vous maudiront. Avec vos principes, si l'occasion s'en présente, à votre tour vous serez des mères inhumaines.

– Alors, Dartemont, vous niez les héros ?

– Le geste du héros est un paroxysme et nous n'en connaissons pas les causes. Au sommet de la peur, on voit des hommes devenir braves, d'une bravoure terrifiante parce qu'on la sait désespérée. Les héros purs sont aussi rares que les génies. Et si, pour obtenir un héros, il faut mettre en pièces dix mille

hommes, passons-nous de héros. Car sachez que la mission à laquelle vous nous destinez, vous en seriez peut-être incapable. On ne peut répondre de sa tranquillité à mourir que devant la mort.